

## SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.<sup>1</sup>

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?  
 Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,  
 Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?  
 Dieux! que dira le roi? Quel funeste poison  
 L'amour a répandu sur toute sa maison!  
 Moi-même, plein d'un feu que sa haine réproûve,  
 Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!  
 De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.  
 Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter :  
 Allons : cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse  
 Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,  
 Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,  
 Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

1. Dans toutes les éditions faites pendant la vie de Racine, Théràmène ne sort point avec Thésée : il reste sur la scène avec Hippolyte, dont il est le gouverneur.

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, OENONE.

THÉSÉE.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire  
 Préparoit cet outrage à l'honneur de son père?  
 Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!  
 Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.\*  
 O tendresse! ô bonté trop mal récompensée!  
 Projet audacieux! détestable pensée!<sup>1</sup>  
 Pour parvenir au but de ses noires amours,  
 L'insolent de la force empruntoit le secours!  
 J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,  
 Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.  
 Tous les liens du sang n'ont pu le retenir!  
 Et Phèdre différoit à le faire punir!  
 Le silence de Phèdre épargnoit le coupable!

\* VAR. *Je ne sais où je vas, je ne sais où je suis.*

1. Racine observe lui-même, dans sa préface, que Thésée serait moins agréable aux spectateurs, si on lui apprenait que son outrage est aussi complet qu'il peut l'être. Quoique la disgrâce d'un mari ne le rendit point ridicule chez les Grecs, Euripide laisse cependant ignorer au public les expressions dont Phèdre se sert pour accuser Hippolyte. Sénèque, moins délicat, fait dire grossièrement à Phèdre qu'elle a été violée : *Vim corpus tulit.* (G.)

OENONE.

Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable :  
 Honteuse du dessein d'un amant furieux  
 Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,  
 Phèdre mouroit, seigneur, et sa main meurtrière  
 Éteignoit de ses yeux l'innocente lumière.  
 J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.  
 Moi seule à votre amour j'ai su la conserver :  
 Et plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,  
 J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir :  
 De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.  
 Je me suis étonné de son peu d'allégresse;  
 Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse :  
 Mais ce coupable amour dont il est dévoré  
 Dans Athènes déjà s'étoit-il déclaré?

OENONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine :  
 Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?

OENONE.

Je vous ai dit, seigneur, tout ce qui s'est passé.  
 C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle,  
 Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.<sup>1</sup>

1. Racine dit de même dans ses *Remarques sur les Olympiques de Pindare* : « Il habita la ville d'Oponthe, et force étrangers se rangèrent auprès de lui. »

SCÈNE II.<sup>1</sup>

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah! le voici. Grands dieux! à ce noble maintien  
 Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?  
 Faut-il que sur le front d'un profane adultère  
 Brille de la vertu le sacré caractère!  
 Et ne devoit-on pas à des signes certains  
 Reconnoître le cœur des perfides humains!

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,  
 Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?  
 N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi?  
 Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,  
 Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre!  
 Après que le transport d'un amour plein d'horreur  
 Jusqu'au lit de ton père a porté sa fureur,  
 Tu m'oses présenter une tête ennemie!  
 Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,  
 Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,  
 Des pays où mon nom ne soit point parvenu!  
 Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,  
 Et tenter un courroux que je retiens à peine :

1. M. P. Mesnard croit, d'après un passage de la *Dissertation* de Subligny, qu'il y eut d'abord une scène II qui était formée par un monologue de Thésée, et que Racine supprima à l'impression.

C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel  
 D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,  
 Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,  
 De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.  
 Fuis : et, si tu ne veux qu'un châtement soudain  
 T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,  
 Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire  
 Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.  
 Fuis, dis-je; et, sans retour précipitant tes pas,  
 De ton horrible aspect purge tous mes États.  
 Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage  
 D'infâmes assassins nettoya ton rivage,  
 Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,  
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.  
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle  
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle ;  
 Avare du secours que j'attends de tes soins,  
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :  
 Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père ;  
 J'abandonne ce traître à toute ta colère ;  
 Étouffe dans son sang ses désirs effrontés :  
 Thésée à tes fureurs connoitra tes bontés.

## HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte !  
 Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite ;  
 Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,  
 Qui m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

## THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence  
 Phèdre enseveliroit ta brutale insolence :  
 Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner

Le fer qui dans ses mains aide à te condamner ;  
 Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,  
 Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

## HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,  
 Je devrois faire ici parler la vérité,  
 Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche.  
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche,  
 Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,  
 Examinez ma vie, et songez qui je suis.  
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.  
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,  
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés :  
 Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ;<sup>1</sup>  
 Et jamais on n'a vu la timide innocence  
 Passer subitement à l'extrême licence.  
 Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux  
 Un perfide assassin, un lâche incestueux.  
 Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,  
 Je n'ai point de mon sang démenti l'origine.  
 Pitthée, estimé sage entre tous les humains,  
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.  
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;  
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,  
 Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater  
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.  
 C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.

1. On a toujours admiré cette justification d'Hippolyte, également remarquable par la mesure et par la force. Les maximes générales, extrêmement rares dans Racine, qui les tourne toujours en sentiments, sont ici d'un grand effet, parce que l'application en est si sensible, que les conséquences immédiates de ces grandes vérités sont l'apologie nécessaire et évidente du vertueux Hippolyte. (L.)

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :  
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.<sup>1</sup>  
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.  
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne,  
Je vois de tes froideurs le principe odieux :  
Phèdre seule charmoit tes impudiques yeux :  
Et pour tout autre objet ton âme indifférente  
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,  
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.  
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :  
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.  
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis ;  
La fille de Pallante a vaincu votre fils :  
Je l'adore; et mon âme, à vos ordres rebelle,  
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? ciel! Mais non, l'artifice est grossier :  
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime :  
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.  
Hé quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer?  
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?  
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

<sup>1</sup> *Chagrin*, dans le sens d'humeur sévère, austère.

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.  
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,  
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fausse et pleine d'artifice :  
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,  
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,  
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste  
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste ;  
Des traîtres, des ingrats sans honneur et sans loi,  
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère :  
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,  
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,  
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue?<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cette scène, l'une des plus belles de la pièce, appartient tout entière à Euripide; mais, d'après le caractère des deux nations, le poète grec y a

Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue ;  
Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux  
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

## SCÈNE III.

THÉSÉE.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible !  
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,  
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.  
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.  
Je t'aimois : et je sens que, malgré ton offense,<sup>1</sup>  
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.  
Mais à te condamner tu m'as trop engagé :  
Jamais père, en effet, fut-il plus outragé ?  
Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,  
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable ?

## SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi ;  
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi :

mis plus de simplicité et de naturel, plus d'abandon et de chaleur ; le poète français, plus de précision et de noblesse, un choix plus délicat et un goût plus fin. (G.)

1. Ce retour vers la tendresse paternelle est naturel et touchant : on n'en a pas aperçu la plus légère trace dans le long entretien du père avec

Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.  
S'il en est temps encore, épargnez votre race,  
Respectez votre sang, j'ose vous en prier.  
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;  
Ne me préparez point la douleur éternelle  
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé ;  
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé :  
Une immortelle main de sa perte est chargée.  
Neptune me la doit ; et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?  
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes :  
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes ;  
Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.  
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus :  
Sa fureur contre vous se répand en injures ;  
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures ;  
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,  
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, seigneur ?

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.

le fils, parce que l'aspect du coupable aigrissait la colère du juge. Thésée, chez Euripide, est encore plus dur, plus irrité, plus violent. La mort de sa femme, et la lettre qu'il regarde comme une preuve évidente, doivent aussi l'enflammer d'un plus violent courroux. (G.)

Mais je sais rejeter un frivole artifice.  
 Espérons de Neptune une prompte justice :  
 Je vais moi-même encore au pied de ses autels  
 Le presser d'accomplir ses serments immortels.

## SCÈNE V.

PHÈDRE.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?  
 Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille?  
 Quel coup de foudre, ô ciel ! et quel funeste avis !  
 Je volois tout entière au secours de son fils ;<sup>1</sup>  
 Et, m'arrachant des bras d'OEnone épouvantée,  
 Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.  
 Qui sait même où m'alloit porter ce repentir ?  
 Peut être à m'accuser j'aurois pu consentir ;  
 Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,  
 L'affreuse vérité me seroit échappée.  
 Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi !  
 Aricie a son cœur ! Aricie a sa foi !  
 Ah, dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable  
 S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,  
 Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé  
 Fût contre tout mon sexe également armé.  
 Une autre cependant a fléchi son audace ;

1. Ici tout est parfaitement conçu. Le sentiment qui amène Phèdre au secours de l'innocence est noble et intéressant ; il prouve que le crime n'est pas dans son cœur, et que ce n'est pas ce cœur qui a consenti à la calomnie ; et, dans le moment où elle a le plus de droits à la compassion, le coup de foudre tombe sur elle ; car c'en est un pour une femme qui aime comme Phèdre, et qui aime malgré elle. (L.)

Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce.  
 Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir :  
 Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir.  
 Et je me chargerois du soin de le défendre !

## SCÈNE VI.

PHÈDRE, OENONE.

PHÈDRE.

Chère OEnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

OENONE.

Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir :  
 J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir ;  
 J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

OEnone, qui l'eût cru ? j'avois une rivale !

OENONE.

Comment ?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.  
 Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter,  
 Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,  
 Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,  
 Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur :  
 Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

OENONE.

Aricie ?

PHÈDRE.

Ah ! douleur non encore éprouvée !

A quel nouveau tourment je me suis réservée!  
 Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,  
 La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,  
 Et d'un refus cruel l'insupportable injure,  
 N'étoit qu'un foible essai des tourments que j'endure.  
 Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?  
 Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?  
 Tu le savois. Pourquoi me laissois-tu séduire?  
 De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?  
 Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?  
 Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher?  
 Hélas! ils se voyoient avec pleine licence :  
 Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence ;  
 Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux ;  
 Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux !  
 Et moi, triste rebut de la nature entière,  
 Je me cachois au jour, je fuyois la lumière ;  
 La mort est le seul dieu que j'osois implorer.  
 J'attendois le moment où j'allois expirer ;  
 Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,  
 Encor, dans mon malheur de trop près observée,  
 Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir ;  
 Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir ;  
 Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,  
 Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

OENONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?  
 Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours.  
 Au moment que je parle, ah, mortelle pensée!  
 Ils bravent la fureur d'une amante insensée.

Malgré ce même exil qui va les écarter,<sup>1</sup>  
 Ils font mille serments de ne se point quitter.  
 Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,  
 OEnone. Prends pitié de ma jalouse rage :  
 Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux  
 Contre un sang odieux réveiller le courroux :  
 Qu'il ne se borne pas à des peines légères ;  
 Le crime de la sœur passe celui des frères.  
 Dans mes jaloux transports je le veux implorer.  
 Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?  
 Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!  
 Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!  
 Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?  
 Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.  
 Mes crimes désormais ont comblé la mesure :  
 Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;  
 Mes homicides mains, promptes à me venger,  
 Dans le sang innocent brûlent de se plonger.  
 Misérable! et je vis! et je soutiens la vue  
 De ce sacré soleil dont je suis descendue!  
 J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;  
 Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :  
 Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.  
 Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale ;  
 Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :  
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.  
 Ah! combien frémira son ombre épouvantée,  
 Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,

1. Écarter pour séparer. Rappelez-vous dans *Andromaque* :

Depuis le jour fatal que la fureur des eaux  
 Presque aux yeux de l'Épire écarta nos vaisseaux.  
 (Acte I, scène 1.)

Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,  
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!  
 Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?  
 Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;<sup>1</sup>  
 Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,  
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.  
 Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille;  
 Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.  
 Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,  
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :  
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,  
 Je rends dans les tourments une pénible vie.

OENONE.

Hé! repoussez, madame, une injuste terreur.  
 Regardez d'un autre œil une excusable erreur.  
 Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :  
 Par un charme fatal vous fûtes entraînée.  
 Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?  
 L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?  
 La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :  
 Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.  
 Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :  
 Les dieux même,<sup>2</sup> les dieux de l'Olympe habitants,

1. Remarquez que Racine, ayant à peindre le dernier égarement de la passion, n'y mêle aucun de ces traits qui sentent la folie physique. Les idées de Phèdre ne sont point interrompues par ce désordre factice, qui n'est qu'un charlatanisme du poëte; les phrases ne sont point coupées par des points, par une foule de réticences affectées : tous ces prestiges de l'école moderne, si favorables à la médiocrité, mais que le véritable talent dédaigne, n'étaient pas à la mode du temps de Racine. Il y a de la suite et de la liaison dans le discours de Phèdre, quoiqu'elle soit égarée par la passion, parce que toute passion a sa logique, sa manière de raisonner, qu'elle suit constamment : le poëte qui s'écarte de cette marche ignore son art et le cœur humain. (G.)

2. *Même*, sans s, dans les éditions originales.

Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,  
 Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je ? Quels conseils ose-t-on me donner?  
 Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,  
 Malheureuse ? Voilà comme tu m'as perdue.\*  
 Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.  
 Tes prières m'ont fait oublier mon devoir ;  
 J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.  
 De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie  
 A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?  
 Il en mourra peut-être, et d'un père insensé  
 Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.  
 Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable ;  
 Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.  
 Puisse le juste ciel dignement te payer !  
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer  
 Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,  
 Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,  
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,  
 Et leur osent du crime aplanir le chemin !  
 Détestables flatteurs, présent le plus funeste  
 Que puisse faire aux rois la colère céleste !<sup>1</sup>

OENONE, seule.

Ah ! dieux ! pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté ;  
 Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité.

\* VAR. *Malheureuse ? voilà comment tu m'as perdue.*

1. Racine a déjà dit :

Aussi de leurs flatteurs les rois sont les victimes ;  
 Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes ;  
 De la chute des rois vous êtes les auteurs ;  
 Mais les rois en tombant entraînent leurs flatteurs.

(*Frères ennemis*, acte V, scène III.)